

Revue de Presse

***Plogoff, des pierres contre des fusils***

# Cahiers du cinéma

N°319 – Janvier 1981 – p59

**PLOGOFF, DES PIERRES CONTRE DES FUSILS**, de Nicole Le Garrec (France, 1980), avec les habitants de Plogoff.

*Des pierres contre des fusils* est avant tout un journal (filmé de l'intérieur) sur la résistance des habitants de la pointe du Raz contre l'implantation d'une centrale nucléaire sur leurs terres. Il s'agit d'un document hallucinant ; en ce sens que sans aucune démonstration théorique, sans aucun tru-

cage cinématographique (montage choc, musique à effets...) les Le Garrec ont filmé une guerre civile qui se déroule aujourd'hui en France. Ces images, ce sont les mêmes que celles provenant de Watts aux U.S.A. ou de Belfast en Irlande. Ce sont des villes entièrement quadrillées par les parachutistes et les unités de C.R.S., des hélicoptères qui balancent des gaz lacrymogènes sur les populations civiles, des combats de rues, cela représente le quotidien des habitants de Plogoff ; les femmes se mobilisent



## SUR D'AUTRES FILMS

59

quand les maris sont emprisonnés, les enfants grandissent dans la haine du flic, les vieux font le lien avec l'occupation allemande.

Le reportage suit une chronologie paisible, à voir le calme et la détermination des gens filmés on comprend que ça peut encore durer longtemps (il n'y a pas de fin, le reportage se termine sur le mot à sui-

vre). On ne sort pas du cinéma indifférent, car la réussite de ce film tient à l'intimité que les Le Garrec ont réussi à nous faire partager avec les résistants de Plogoff. Le document n'offre pas les qualités plastiques des grands classiques *Kashima Paradise* ou *Harlan County U.S.A.*, il devrait être programmé à la télévision. En attendant, il faut entrer dans une salle de cinéma et voir ce film. L.P.



Sur le tournage de *Plogoff, des pierres contre des fusils* (1980).

**RENCONTRE.** *Plogoff, des pierres contre des fusils* (1980) de Nicole Le Garrec a été restauré et projeté à Cannes Classics.

## Nicole Le Garrec, résistance bretonne

Entre 1978 et 1981, un village breton se soulève contre un projet d'implantation d'une centrale nucléaire et fait plier l'État. Nicole Le Garrec (voir notre dossier au début de ce numéro) filme cette lutte au jour le jour dans *Plogoff, des pierres contre des fusils*, qui connaît à l'époque un grand succès.

### Quelle était votre expérience avant de réaliser *Plogoff, des pierres contre des fusils* ?

J'avais assisté René Vautier sur *Avoir vingt ans dans les Aurès* en 1972, et coréalisé avec lui *La Folle de Tôujane* (1974) et *Quand tu disais, Valéry* (1976). Mon mari Félix et moi vivions principalement de diaporamas que nous montrions en Bretagne et dans des festivals européens. Ces diaporamas étaient déjà militants et très ancrés sur le territoire breton, ils ont eu du succès mais rapidement on a senti la nécessité de passer à la réalisation. Alors on a préparé le terrain, en achetant du matériel et en construisant une salle de montage dans une petite ferme.

### Comment est venue votre envie de filmer les événements de *Plogoff* ?

Je ne voulais pas simplement faire un film antinucléaire, mais

surtout filmer les habitants qui résistaient. Lors de la première manifestation qui traversait la lande dans le brouillard, un paysage à couper le souffle, il y a eu un déclic. La détermination des gens de Plogoff s'est cristallisée, et la mienne aussi. Je me suis dit que c'était ça le sujet du film. J'ai convaincu Félix de m'accompagner en tant que chef opérateur et, avec Jacques Bernard au son, nous nous sommes installés à Plogoff pour trois semaines. Il a été très difficile de trouver du soutien de la part des institutions de la région, qui étaient toutes à droite. Le mot avait circulé : il fallait absolument empêcher les Le Garrec de faire ce film ! Nous étions assez populaires dans la région grâce à nos diaporamas, et notre démarche engagée les inquiétait. Les habitants de Plogoff étaient ravis qu'on fasse un film sur eux. À part *Quest France*, personne ne les soutenait, les grands quotidiens se moquaient d'eux, il y avait un besoin d'humilier insupportable. Ils connaissaient notre engagement et ça les a rassurés. Nous filmions le jour et le soir nous montrions les rushes dans une grande salle des fêtes. Tout le monde venait à ces petites projections, ça rendait plus concret pour eux le processus du film.

### À côté de la lutte, vous filmez le quotidien des habitants.

À Plogoff, la plupart des gens n'avaient jamais manifesté. C'étaient des anciens militaires, des retraités, des enfants, des femmes au foyer. Le gouvernement n'avait jamais imaginé que ces gens se soulèvent. Les affrontements avaient lieu à 17h, on appelait ça la messe de 17h, c'était un vrai moment de colère, d'une violence rare. Une fois la messe terminée, la bonhomie reprenait dans le village. En un sens la lutte rendait le quotidien plus joyeux.

### Les femmes de Plogoff sont au centre de votre film.

Quand je les ai vues pour la première fois tenir tête aux CRS, j'ai compris qu'elles prenaient leur place naturellement dans le film. Elles n'avaient peur de rien. Il y avait un contraste énorme entre les combattantes qu'elles étaient dans la journée et leur vie de famille ordinaire. C'était un sentiment du collectif nouveau pour elles. Comme elles étaient belles dans cette fierté retrouvée ! Et je me reconnaissais dans leur combat. Elles laissaient leurs enfants à la maison pour affronter les CRS, comme je laissais ma fille toute seule chez moi pour faire ce film.

### Le film est monté par deux jeunes femmes à l'aube de leur carrière, l'une de cinéaste, l'autre de monteuse, Claire Simon et Nelly Quettier...

Oui. En ce qui concerne Claire Simon, elle était venue dans notre ferme pour le montage mais elle avait déjà ce côté réalisatrice en elle, et donc forcément elle avait un tout autre film en tête, et des règles de montage bien précises auxquelles elle ne voulait pas déroger. J'ai dû m'imposer parce qu'elle avait une forte personnalité, mais en même temps j'avais besoin de son regard extérieur, neuf. Il y avait un équilibre à trouver entre nos deux regards. Et nous avons fini par bien nous comprendre. La contrainte principale du montage était le temps : il fallait que le film sorte rapidement. C'était un film à chaud, les gens de Plogoff voulaient le voir vite.

### Vous attendiez-vous au succès rencontré par le film à sa sortie ?

Ah non ! En à peine trois mois il a fait plus de 100 000 entrées. Déjà, les documentaires qui sortaient en salle étaient rares à l'époque. Et ils dépassaient rarement 5 000 entrées. On s'attendait à ce que le film passe en circuit parallèle, mais le succès fou qu'ont eu quelques projections en Bretagne a décidé les distributeurs à se lancer dans une sortie nationale. Et finalement, même la presse a suivi ! Pourtant en 1980 plus aucun journaliste ne voulait voir des films militants, la vague militante des années 70 était en train de mourir. Alors un film militant et breton, ça sonnait vraiment trop ringard. Mais je crois que *Plogoff, des pierres contre des fusils* ne ressemble justement pas à ce qu'on peut attendre d'un film militant.

### Après *Plogoff*, avez-vous eu envie de réaliser d'autres films ?

Je n'ai jamais cherché à faire une carrière de cinéaste. Après la sortie du film, Félix et moi nous sommes occupés dans les ateliers de cinéma de la région, pour former des aspirants réalisateurs, et à force de s'impliquer sur les projets des autres, on finit par oublier les siens. J'ai tout de même écrit un scénario de fiction inspiré des événements de Plogoff. Malheureusement il a été refusé par l'Avance sur recettes et je n'avais peut-être pas à ce moment là même détermination qu'à l'époque du tournage de *Plogoff* pour porter un nouveau film sans soutien financier. Le fait que de nombreuses femmes ne réalisent qu'un seul film me remue énormément. Il y a eu pour moi, et je crois bien ne pas être la seule, un désir violent d'émancipation qui m'a conduite à réaliser *Plogoff, des pierres contre des fusils*, et en même temps le désir de préserver ma famille. Et je crois que quand on a mis cela en péril une fois, on perd la liberté de reprendre ce risque. Comme si un voyant rouge s'allumait devant vous.

*Entretien réalisé par Paola Raiman à Cannes, le 17 mai.*

# NICOLE LE GARREC

Collaboratrice de René Vautier dans les années 70 (*Avoir vingt ans dans les Aurès, La Folle de Toujane*), Nicole Le Garrec réalise son premier film en 1980. *Plogoff, des pierres contre des fusils*, tourné en six semaines, est le témoignage incandescent de la lutte des habitants de Plogoff contre l'implantation d'une centrale nucléaire sur la pointe du Raz. En découvrant le film près de quarante ans plus tard lors de sa projection au dernier festival de Cannes (Cannes Classics), on est saisi par les images de violence qui fusent tout au long de cet incroyable document historique : la caméra se retrouve presque toujours en première ligne des manifestations. Cette façon de filmer de l'intérieur évoque les documentaires de Shinsuke Ogawa sur la lutte des paysans de Sanrizuka contre la construction de l'aéroport de Narita, au début des années 70 (*Cahiers* n° 743). Mais *Plogoff* se révèle, bien plus encore, un film d'une intelligence sensible à même de capter le quotidien émancipé par la révolte, en particulier celui des femmes, très mobilisées. *Plogoff* enregistre l'effervescence de ces femmes au foyer devenues des combattantes capables d'affronter les CRS avec une verve démente puis de se retrouver paisiblement autour d'un café pour partager leurs histoires. Après ce film, Le Garrec se dévouera à l'enseignement du cinéma dans le cadre d'ateliers en Bretagne. Elle n'obtiendra malheureusement pas les aides financières qui lui auraient permis de réaliser un second long métrage, une fiction inspirée de son documentaire (voir entretien dans ce numéro). P.R.



*Plogoff, des pierres contre des fusils* de Nicole Le Garrec (1980).

### **PLOGOFF, DES PIERRES CONTRE DES FUSILS**

France, 1980, 1 h 55. Réal. : Nicole Le Garrec. Im. : Félix Le Garrec. Son : J. Bernard. Mont. : Cl. Simon, N. Quettier. Phot. : N. Guirriec, E. Le Broff, B. Larvol. Mus. : Guy de Lignières. Prod. : Atelier Bretagne Film. Couleurs.

Si vous voulez voir l'imagination au pouvoir, allez voir le film de Nicole Le Garrec, **Des pierres contre des fusils**. Le village de Plogoff (Finistère) est convoité par l'EDF depuis 1975 pour devenir le site d'une centrale nucléaire. Ses habitants, organisés en comité de défense, tentent de s'opposer à ce projet. Ce documentaire, plus passionnant qu'une fiction, retrace la résistance à Plogoff entre janvier et mai 80, à partir du moment où la mairie refuse de répondre à une consultation dont il est connu que le gouvernement ne tient aucun compte ; à la suite de ce

refus, Plogoff est occupé par des cars de gardes mobiles dont la présence est vécue comme une provocation, une colonisation, une atteinte à la liberté.

La population s'organise donc contre « l'occupant », les femmes de tous âges n'étant pas les moins acharnées. Presque tous entrent dans la lutte, il se relaient pour harceler les gardes par des mots, des regards, sont en rapport constant avec d'autres communes, avec le Larzac, dont il sont plus que jamais solidaires, montent la nuit des barricades sur les routes d'accès au village. Bientôt il y a des affrontements, certains violents, bientôt aussi des blessés, des deux côtés, et quelques arrestations.

Les caméras ont suivi les événements au fil des jours, présentes au maximum en divers endroits (en particulier lors des affrontements). Des sons, des photos, quelques courts interviews complètent les séquences prises sur le vif. Les réalisateurs sont solidaires de la cause Plogoff. Encouragés par les habitants ils ont pu, par la force de ce dont le film témoigne, leur apporter une arme supplémentaire. Cris de femmes, photos du premier homme intercepté par les gardes, vues du littoral où il est prévu d'installer la centrale, il est difficile de ne pas se sentir du côté de Plogoff contre un pouvoir centralisateur (c'est le cas de le dire) aveugle et qui ne connaît pas le dialogue.

Dans cette mini guerre civile où la population fait preuve d'un courage non dénué d'humour et d'invention, d'une détermination exceptionnelle qui pour certains irait très loin : *« Plutôt mourir que de laisser une centrale s'installer à Plogoff »*. C'est en effet quelque chose de vital qui est en jeu, la terre, la mer (auxquelles Nicole Le Garrec donne leur place dans son reportage), le droit de vivre

là où l'on a ses racines, qui fait que la lutte rassemble jeunes et vieux. Souhaitons que le film contribue à régler ce conflit d'une manière favorable aux habitants de Plogoff pour qui la lutte continue.

Catherine Taconet

## pour un cinéma d'émotion populaire (plogoff, des pierres contre des fusils)

Il faut en finir avec les appellations simplificatrices. Il faut en finir avec les classifications normalisantes. Il existe des films militants, des films d'intervention, des films de témoignage ou de protestation. Il existe, fondé sur la méthode du direct, un secteur du cinéma qui a ridiculisé le documentaire-docu. Les sociologues et les historiens savent aujourd'hui en quelle estime il faut tenir les fils de Marcel Ophuls, Chris Marker ou Harris et Sédouy. Mais il est maintenant un autre type de films. Des films qui relèvent de toutes les catégories à la fois sans appartenir à l'une d'elle en particulier. Ce sont des films joyeux, en contradiction avec la résignation de l'époque et comme enflammés d'une ardeur qui n'est pas seulement dénonciatrice. Une ardeur qui est plaisir à s'exprimer au grand jour de la toile blanche des salles obscures. Une ardeur qui est conquête d'une place au soleil comme si le film consacrait des événements ou une existence jusque là méconnus. Le film donne prise sur l'histoire aux femmes de **Mais qu'est-ce qu'elles veulent ?**, aux citadins de **la Ville à prendre**, aux agricultrices de **Paysannes**. Il est, pour les gens de Plogoff, partie intégrante d'eux-mêmes au point qu'ils l'ont oublié en le faisant. Félix Le Garrec dit que même les gardes mobiles « oubliaient » les techniciens et chaque détail de l'image confirme sa remarque. Il est des films dont la nécessité vient des filmés eux-mêmes. Ils veulent que leur représentation à l'écran fasse la preuve de leur volume social ou de leur poids sur le cours des choses. Le film est alors à la fois reconnaissance d'identité et instrument de communication : voilà qui nous sommes, voilà ce que nous pensons et ce à quoi nous aspirons. C'est tout simple.

Pour ces films-là, cessons d'employer les étiquettes usées. Cessons de les dénigrer au nom du mépris que certains manifestent pour le plat « reflet ». Il faut porter l'inertie en soi pour juger passifs ou producteurs de passivité les « reflets » de **Plogoff, des pierres contre des fusils**. Ou bien, il faut tenir le naturalisme en une suspicion maniaque pour que le goût soit heurté par la réalité montrée là. Il faut être fermé au présent pour lui rester indifférent dans son effervescence du cap Sizun. Pour juger « mal fait » ou verbeux **Plogoff, des pierres contre des fusils**, il faut être hostile a priori à son sujet même : après tout on peut être acquis ou résigné au nucléaire. Et l'on passe alors à côté d'une bien belle chose, à côté d'un Verbe, d'une voix, celle du peuple.

**Plogoff, des pierres contre des fusils** parle la langue du « peuple ». Le « peuple », une notion dont les

historiens se méfient : sait-on ce qu'elle contient ? En revanche on sait à quelles manipulations démagogiques, tout récemment maoïstes, elle se prête. Ni classe définie, ni catégorie sociale précise, ni groupe de quartier ou bande de jeunes, le « peuple » est un concept totalisant, fourre-tout devrais-je dire, une entité improbable, insituable, a-scientifique. Le « peuple », en faculté, il y a vingt ans, on m'a appris que « ça n'existe pas ».

Soit, mais qu'ai-je vu dans **Plogoff, des pierres contre des fusils**, si ce n'est une « émotion populaire » ? Ecrivant l'histoire de **Louis XIV et vingt millions de Français**, Pierre Goubert résume ainsi le phénomène : « Ces révoltes populaires dont personne ne discute plus l'existence, la durée et la gravité, s'achevaient régulièrement par le triomphe de l'ordre symbolisé par la soldatesque royale ». Que montrent les beaux films de Philippe Haudiquet sur le Larzac ou **Paysannes** de Gérard Guérin si ce n'est la chronique étonnante d'une « émotion » collective muée en résistance collective ? Certes, les « bras nus » du XX<sup>e</sup> siècle ne réagissent pas à la misère mais à la volonté de l'armée ou de l'EDF de les déposséder. Ils se dressent contre un « ordre » étatique qui, lui aussi, leur envoie sa « soldatesque ». Et, à Plogoff, ils ont été plus malins – plus « coquins » – que les paysans de 1789. Ils ont refusé le petit jeu des « doléances ». Dans sa fondamentale **Révolution Française** Albert Mathiez présente ainsi l'espoir d'un printemps : « Ces pauvres gens que l'autorité ignorait depuis des siècles, qui n'étaient convoqués devant elle que pour acquitter l'impôt et la corvée, voilà que tout à coup elle leur demande leur avis sur les affaires de l'Etat, qu'elle leur dit qu'ils peuvent adresser librement leurs plaintes au roi ! ». A Plogoff l'histoire ne bégaie pas : lorsque les habitants ont reçu les dossiers de l'Enquête d'Utilité Publique, maire et conseil municipal en tête, ils les ont brûlés. Ils savaient que l'on se moquait d'eux.

C'est là que commence le film. J'ai vu le pays quadrillé, occupé, Plogoff encerclé. Durant deux mois (février-mars 1980), les habitants ont affronté les forces de répression. J'ai vu, sur l'écran, l'interpellation populaire, la foule traitant de « vieux crapaud » l'enquêteur honteux envoyé sur place. J'ai vu les femmes haranguer les jeunes hommes en tenue de combat jusqu'à ce qu'ils pleurent. J'ai vu la spontanéité du langage des symboles, les drapeaux brandis – celui de la Bretagne hissé au-dessus de celui de la Nation – et j'ai vu ceux que l'on promène parce que l'on est ancien militaire ou ceux que l'on jette au feu parce que l'on est révolté tout en étant

ancien militaire. J'ai vu une rencontre de l'ancien et du nouveau qui n'a rien à voir avec celle d'Eisenstein : à Plogoff la technologie de haut de gamme paraît devant le granit grossier du calvaire et de l'église, la technologie des lance-grenades, des camions grillagés, du plastique inentamable des boucliers. Et j'ai entendu une bande-son où, rigolards, indignés, les cris du peuple foisonnent alors que ceux des officiers qui commandent la charge ne sont que des gueulantes infirmes de vocabulaire. J'ai entendu l'insolence féconde de la plèbe et les aboiements essouffés des casqués-bottés.

Enfin, j'ai senti, dans **Plogoff, des pierres contre des fusils**, la finesse de la nuance, le sens vrai de la complexité des situations. Quand une patronne de bistrot débite un discours anti-nucléaire et qu'en même temps on me montre que son commerce prospère grâce aux commandes des gendarmes mobiles, je me dis que les cinéastes ont bien fait leur travail. Je constate que cette dame, derrière son comptoir, fait bien partie du peuple de Plogoff, qu'elle n'obéit à aucun mot d'ordre extérieur mais qu'elle dit ce qu'elle pense vraiment même si son intérêt peut sembler d'un autre bord. De même j'ai aimé la gêne d'une grand-mère pas tout à fait sûre que ce soit « pire qu'avec les Boches ». Cette vieille dame connaît le poids des mots et son hésitation est éminemment respectable. C'est tout simple, la simplicité des gens de Plogoff : ils sont subtils parce qu'ils parlent peu mais bien.

Et Plogoff m'est apparu tellement beau ! Enfant on m'a emmené à la pointe du Raz, c'était presque la première fois que je voyais la mer, ce fut la pre-

mière fois que j'ai entendu son bruit. Elle bourdonne dans les « enfers » qui se cachent sous le cap d'où l'on aperçoit l'île de Sein. De cette île d'où partirent en 1940 les premiers résistants du « peuple », faudra-t-il, un jour que l'on voie les tours de ciment d'une centrale nucléaire ?

Oui, il est un cinéma « d'émotion populaire ». Entre la mer allégorique qui rythmait le flux des séquences de **Mais qu'est-ce qu'elles veulent ?** et les vagues qui pilonnent la digue cimentée du dernier plan du film de Nicole Le Garrec, une femme du pays qui exprime son émotion et celle des siens, il y a la continuité d'une cohérence éthique et esthétique. Il y a un bonheur de la forme, un sens du spectacle et de la profondeur des sentiments qui donnent la parole à la nature en vie. A chaque reflux de la mer démontée du Raz, un immense « Non au nucléaire » semble sortir de l'eau et nous sauter aux yeux : c'est l'océan qui parle.

Françoise AUDE.

---

### **Plogoff, des pierres contre des fusils.**

France - 1980. Réal. : **Nicole Le Garrec**. Prod. : Atelier Bretagne Films. Photo : **Félix Le Garrec**. Son : **Jacques Bernard**. Mus. : **Guy De Lignières**. Chanson « M. le Président » d'après « Le Déserteur » de **Boris Vian**, paroles de **Jean Gloggen**, interprétée par **Raymond Riou** et **Patrice Marzin**. Voix : **Daniel Yonnet**, **Nicole Le Garrec**. Mont. : **Claire Simon**, **Nelly Quettier**. Photographies : **Noël Guirriec**, **Eugène Le Droff**, **Bernard Larvol**. Dist. Polimaj - Gaumont. Durée : 112 mn.

« Le Verbe d'un peuple ». **Plogoff** de Nicole Le Garrec.



## PLOGOFF DES PIERRES CONTRE DES FUSILS

Un film militant ? Eh oui, ça existe encore... La preuve : *Plogoff des pierres contre des fusils*. Un film exceptionnel donc. Exceptionnel dans ce climat de déprime qui a gagné la France militante tout entière, ou peu s'en faut. Exceptionnel parce que *Plogoff* s'inscrit dans la meilleure tradition du « documentaire engagé » : celle du film qui prend parti mais en montrant non en démontrant, qui décrit scrupuleusement des faits, fixe les étapes et le « mouvement » d'une lutte, donne la parole à ses acteurs, et, au-delà, les inscrit fortement dans leur lieu, dans leur nécessaire relation à l'espace et au temps (passé et présent, cadre et mode de vie, habitat, paysage...).

Nicole Le Garrec, la réalisatrice, et son mari Félix Le Garrec, l'auteur des images, ont filmé *Plogoff* en voisins. Très vite, ils ont été présents sur le terrain, et ils ne l'ont pas quitté durant les dix semaines de l'enquête d'utilité publique et de son boycott, période marquée par la mise en état de siège du village et de la région, par les affrontements avec les « forces de l'ordre » et par le renforcement de l'opposition des deux mille habitants au projet d'installation de la centrale nucléaire – ce qu'ils appellent eux-mêmes leur résistance.

La caméra de Nicole et Félix Le Garrec est donc une caméra familière plus encore qu'une caméra amie. Elle n'est source d'aucun artificiel dans les gestes et dans les paroles des habitants. On lui dit même « bonjour » lorsqu'on la découvre (séquence du départ pour le Larzac) !... De là que, dans le film, tous les témoignages ont un constant caractère d'authenticité même lorsqu'ils sont organisés par la réalisatrice. De là aussi que, tout naturellement, les vieux parlent breton, leur langue, dès qu'il s'agit de la défense de leur village, de leur pays...

France, 1980, 1 h 52. Prod. : Atelier Bretagne Films. Dist. : Polimaj - Gaumont. Réal. : Nicole Le Garrec. Img. : Félix Le Garrec. Son : Jacques Bernard. Mus. : Guy de Lignières Mon. : Claire Simon, Nelly Quettier.





Venus à Plogoff en voisins, les Le Garrec ont pu être présents à tous les moments significatifs de la bataille contre le projet de centrale nucléaire. Dans le domaine des faits – affrontements avec les gardes mobiles, barricades nocturnes sur les routes, arrestations, procès des « onze », etc. – leur film est d'une rare précision, et ses images sont toutes éloquentes, qu'il s'agisse des processions des camions des « forces de l'ordre » au petit matin, des remparts de boucliers qui ferment leurs arrières, de la « messe de dix-sept heures », d'une charge policière dans un champ, ou de ces étonnantes « prises de parole » au cours desquelles, inlassablement, les habitants – les femmes en particulier – interpellent les jeunes gardes mobiles sous les yeux de leurs officiers.

Mais, au-delà de ces témoignages, au-delà de ces faits, c'est le sens même de la lutte de Plogoff – de la lutte pour le pays – que Nicole Le Garrec a su montrer et faire comprendre. Le film inscrit cette lutte dans le cadre qui l'explique. Terre, maisons, ciel même sont constamment présents dans les images. *Plogoff des pierres contre des fusils* laisse ainsi deviner, séquence après séquence, pourquoi le village où résident de nombreux retraités (dont beaucoup... de l'armée !) s'est mobilisé dans son entier, les vieux y compris, et souvent au premier rang ! Pourquoi des pères tranquilles ont ramassé des cailloux et glissé des lance-pierres dans leurs poches. Pourquoi des mères de famille sont devenues des enragées. Pourquoi un souffle nouveau a animé cette communauté villageoise, depuis la première prise de conscience jusqu'à l'organisation de la grande fête militante de Pentecôte 1980, en passant par les affrontements répétés avec les gardes mobiles.

Nicole Le Garrec s'est effacée derrière Plogoff. Elle avait tout d'abord l'intention, dit-elle, de réaliser un simple document-témoignage. Certes, mais elle a su filmer, enregistrer, choisir, construire un récit. Quelques répétitions peut-être, dans les thèmes et dans les images, mais la lutte de Plogoff a été longue et elle n'est pas terminée... Le film vient après l'événement dont il rend compte, mais il le dépasse dans la mesure où il réussit à montrer combien cet événement est exemplaire. « A suivre » donc, comme l'indique un carton quand le film s'achève.

Jacques CHEVALLIER